المجلة العربية للدراسات السوسيولوجية المعاصرة
Arab Journal of Contemporary Sociological Studies

سُوسْيُولُوجِيُون
Sociologioune

مجلة دولية محكمة نصف سنوية تصدر عن مركز فاعلون

ردمد : 2716-9170 ISSN: / ردمد.إ : 2773-3459 EISSN المجلد: الثاني/ العدد: 02 /ديسمبر 2021

سُوسْيُولُوجِيُونْ

المَجَلَةُ العَرَبِيَةُ لِلدرَاسَاتِ السُوسْيُولُوجِيَة المُعَاصِرَة

دولية محكمة نصف سنوية تصدر عن مركز فاعلون

المجلد الثاني العدد الثاني

ديسمبر 2021

ISSN: 2716-9170 مجلة سوسيولوجيون
E-ISSN: 2773-3459 المجلد: **الثاني**، العدد: 02، السنة: **2021**

La jeunesse casablancaise et les nouvelles formes d'engagement

Casablanca Youth and new forms of engagement

Aziz MECHOUAT[1], Sociologue, Université Hassan II, Maroc
Aziz.mechouat@univerh2c.ma

Reçu le: 21-08-2021 Accepté le: 31-12-2021

Résumé :

Depuis l'ère coloniale, la jeunesse casablancaise s'est profondément impliquée dans les émeutes à répétition qui ont marqué l'histoire de la ville. Les jeunes casablancais ont été souvent sur le devant de la scène politique et sociale marocaine. En partant de ce constat, cet article vise à tracer les contours de cette catégorie d'âge dans cette ville métropolitaine et disparate qu'est Casablanca. Nous allons également examiner les différentes formes de modes d'expression, de styles musicaux, de langages, d'actions collectives créées par cette jeunesse comme étant l'histoire d'une « génération » qui a cherché à braver les interdits.

Mots clés : Jeunesse, Casablanca, modes d'expression, contestation, Maroc.

Abstract:

Ever since the colonial era, the youth of Casablanca have been profoundly involved in the repeated riots that have marked the history of the city. This youth has always had the vocation of a rebellious youth and the young people of Casablanca have often been at the forefront of the Moroccan political and social scene. Based on this observation, the article aims to trace the contours of this age category in a metropolitan and disparate city. We will also examine the different forms of expression, musical styles, languages, collective actions created by this youth as the story of a "generation" that sought to defy taboos.

Keywords: Youth, Casablanca, modes of expression, protest, Morocco

1 Auteur Expéditeur

1. Introduction:

Celui qui connaît Casablanca connaît le Maroc » (Puschmann, 2011, p. 13), citation reprise par Paul Puschmann qui explicite en quels termes se positionne la ville de Casablanca dans l'imaginaire des Marocains. En l'espace de peu de temps, celle-ci a pris la relève en devançant des villes historiques comme Fès, Marrakech et Meknès. En un siècle, « Dar Albida»[2] est devenue la première métropole du Maghreb, ville qui est passée d'une population de 25 000 habitants, au début du siècle, à plus de 4 millions d'habitants (soit 12,1 % de l'ensemble de la population marocaine), selon les données du RGPH 2018. Dans l'imaginaire des Marocains et à plus forte raison pour les étrangers, Casablanca est souvent associée à un phénomène miraculeux, c'est une ville « étonnante, qui en même temps fait peur et impressionne… ( ) par le mélange sauvage des modes de vie modernes et traditionnels » (Puschmann, 2011, p. 11). En dehors de son fort taux démographique, cette cité s'est également imposée dès sa construction comme étant un pôle économique indispensable. A titre d'exemple, les comptes régionaux de l'année 2017 révèlent que cette région a à elle seule été à l'origine de près de 19,2% de la richesse nationale (HCP 2017).

Dans cette ville qui a émergé et mis un siècle pour devenir la première métropole maghrébine, la jeunesse casablancaise a souvent été vouée à être une catégorie révoltée. Elle a été le précurseur de diverses formes d'expressions : sociale, politique, artistique, cinématographique et musicale. Dans la littérature comme dans le sens commun, la jeunesse casablancaise est souvent associée à une ville d'émeutes dont la jeunesse était le principal annonciateur.

Certes, ainsi que le souligne André Adam, la ville n'est pas une création ex nihilo (Adam, Casablanca, essai sur la transformation de la société marocaine au contact de l'Occident, 1972, p. 14), mais l'implantation française, l'effet de la colonisation et notamment la construction de ce port, ont contribué à l'émergence de cette grande métropole. En mettant l'accent sur l'importance de son port, Adam déclare que :

> « De ce petit port sans port, de cette bourgade à moitié rurale, les évènements et la volonté des hommes devaient faire, en quelques décennies, la plus grande ville d'Afrique du nord et l'une des grandes métropoles du continent africain » (Adam, Casablanca, essai sur la transformation de la société marocaine au contact de l'Occident, 1972, p. 14).

[2]Selon André Adam, dans « Casablanca, essai sur la transformation de la société marocaine au contact de l'Occident », ce nom provient sans doute d'une haute construction, blanchie à la chaux, peut-être la maison du caïd, qui servait d'amarre aux vaisseaux." p. 24.

Derrière cette image flamboyante d'une ville en pleine émergence, se cache un autre visage, celui d'une ville « déchirée par ses contradictions. D'un côté, des quartiers populaires où se côtoient débauche, vols, crimes et autres fléaux, de l'autre, des quartiers riches qui poussent comme des champignons » (Bouaiche, 2008). Avec ses contradictions, son histoire imprécise et « son aspect dualiste dans l'habitat dans l'économie et dans la culture » (Adam, 1971, pp. 213-215), Casablanca a toujours été le miroir qui reflète la cadence des changements sociaux du Maroc moderne (Peraldi & Tozy, Figures et scènes métropolitaines, 2011, pp. 17-18). Depuis les années soixante, Casablanca a toujours eu la réputation d'être une ville d'émeutes (De La Varde, 1995, p. 206). Au sein de cette mouvance, les jeunes étaient et demeurent des acteurs dans la vie de la cité. Au-delà des perceptions du « jeune casseur », ils se montrent également actifs au sein des mouvements collectifs qui ont marqué l'histoire de cette ville depuis l'indépendance : en 1965, 1981, 1984, 1990 et 2011.

Qu'en est-il de la véracité de ces images ? S'appuient-elles sur des données factuelles? Cet article vise à revenir sur les traits marquants de cette jeunesse dans un espace en croissance exponentielle et un dispositif urbain explosif (Peraldi & Tozy, 2011, p. 10). Notre objectif consiste à mettre en lumière, de manière synthétique, quelques critères marquants de cette population. Nous partons de l'hypothèse selon laquelle la ville, en tant que lieu de rencontres, d'échanges, de contradictions, favorise le renouvellement récurrent de certaines valeurs, ce qui engendre un terreau fertile qui incite les jeunes à s'impliquer dans une quête de changement dans une ville « débridée, brute et parfois brutale » (Ibid., pp. 17-18).

2. Jeunesse casablancaise : identité de démarcation et action collective

De quoi parle-t-on exactement lorsque l'on évoque la jeunesse ? Les conceptions que l'on a de la jeunesse diffèrent, cette dernière étant tour à tour désignée comme une « post-adolescence », un « passage à l'âge adulte », une « phase du cycle de vie », un lieu privilégié de « relations entre générations » (Galland, 2011). Comment donc concevoir la jeunesse casablancaise ?

Malgré l'insuffisance de données complètes concernant les valeurs de la jeunesse marocaine de la postindépendance, les quelques traces laissées par les écrits biographiques de la jeunesse de l'époque, nous permettent de dresser un cadre général non exhaustif pour conclure que cette période a été marquée par la présence d'une jeunesse contestataire qui a vécu au rythme des revendications mondiales et du climat de contestations. Kenza Sefrioui a bien mis l'accent sur cet aspect de la jeunesse intellectuelle de cette période à travers son étude consacrée à la revue

Souffles en soulignant que « les années 1960, c'est le besoin de liberté et d'ouverture. Ce sont les années de la contre-culture, du succès mondial des Beatles, des courants hippies » (Sefrioui, 2013, p. 51)

Dans ce climat mondial se caractérisant par des courants de contestations, « la jeunesse conteste toutes formes d'autorité, veut une libération des mœurs. Le mouvement de Mai 1968 a profondément marqué certains auteurs de *Souffles* lors de leurs études en France. Ils l'ont vécu comme une véritable révolution culturelle, contre le conservatisme ambiant, et souhaitaient introduire au Maroc cette liberté. Au Maroc aussi, une ambiance hippie existe. Les milieux étudiants et intellectuels peuvent se permettre une certaine liberté, notamment sexuelle. Mais cela ne débouche pas sur un assouplissement des mentalités ni sur celui de la législation. Sur le plan politique, ce besoin de liberté s'exprime nettement » (Ibid).

Cette description rapide nous permet de prendre conscience de certaines images véhiculées par la jeunesse de la post indépendance. Dans cette perspective, nous considérons qu'il faut aller chercher dans les faits antérieurs pour voir l'évolution de ces valeurs, car comme le souligne Raymond ARON :

> « La sociologie est généralement l'étude du présent photographié à un moment donné pour démontrer ce que l'on dit, mais cela n'empêche pas de faire appel à des faits sociaux antérieurs pour comprendre l'état actuel des choses » (Aron, 1967).

En suivant cette démarche, l'appréhension de la jeunesse casablancaise contemporaine passe par un retour en arrière vers les évènements qui ont marqué cet espace métropolitain.

3. Émeutes de Casablanca : la jeunesse sur le devant de la scène

Depuis l'ère coloniale, la jeunesse casablancaise s'est profondément impliquée dans les émeutes à répétition qui ont marqué l'histoire de la ville. Cette vocation d'une jeunesse casablancaise révoltée a été élucidée par André Adam qui présente des statistiques révélant la participation massive des jeunes dans la lutte contre la présence française au Maroc pour conclure que « la jeunesse des terroristes n'est pas un mythe » (Adam, 1972, pp. 554-557). Pour sa part, Robert Montagne a déjà mis en évidence cette tendance à la révolte de la jeunesse casablancaise, qui selon lui, constitue « la masse de manœuvre des émeutes » (Montagne, 1954, p. 270).

Les acteurs politiques, sociaux et économiques postérieurs à l'indépendance ont hérité cette vocation d'une jeunesse casablancaise révoltée. Lors des manifestations déclenchées en 1965, « la jeunesse casablancaise a occupé le

devant de la scène » (Khamlich, 2005). Selon Hassan II : « cet évènement n'est rien d'autre que le passage d'un âge à un autre âge, mais je n'ai jamais pu comprendre que ce passage à une autre époque ait pu avoir des effets aussi violents. De toute façon, c'était un épisode malheureux » (Ibid).

Cette attitude qui relie l'action de révolte à l'âge juvénile a longtemps constitué la seule explication avancée par l'Etat. Pourtant, ce passage d'un âge à l'autre n'est pas la seule explication possible dès lors qu'il s'agit de comprendre la participation de la jeunesse de la post-indépendance à des émeutes répétitives. Il convient de signaler que ce n'est qu'à partir des années quatre-vingt que la sociologisation de ce phénomène a fait son apparition, notamment d'après les études menées par le Conseil National de la Jeunesse et de l'Avenir[3].

Cette tendance à étudier la jeunesse marocaine a eu lieu suite aux émeutes du pain de juin 1981 dans le cadre desquelles les jeunes ont joué un rôle de premier plan (Vermeren, 2010, p. 80). Ces événements ont marqué la fin d'une ère et le début d'une autre.

Après cet événement, le Maroc s'est lancé dans une thérapie de choc (Clément, 1995, p. 1004), il s'agit de la mise en œuvre du programme d'ajustement structurel conformément auquel des mesures d'austérité ont été mises en œuvre afin de stimuler la croissance économique. La « chute des prix des phosphates, le coût de la guerre du Sahara, une sècheresse longue et généralisée, le renchérissement du coût de l'énergie, la limitation de l'émigration marocaine en Europe, et par conséquent la croissance continue de la dette et des déséquilibres économiques conduisirent à la mise en place d'un plan de stabilisation en 1978 et d'une nouvelle politique d'ajustement structurel en 1983 » (Ibid).

Ce programme a visé un double objectif : tout d'abord ; réduire la dette publique et promouvoir des investissements directs dans les exportations (Ibid). Les conséquences de cette politique n'ont pas tardé à être observées dans la ville de Casablanca et notamment sur sa jeunesse, puisque « de 1985 à 1990, malgré les réformes le taux de chômage a augmenté rapidement, passant de 9,3 % de la population active en 1986 à 12,1 % en 1990 » (Ibid, p. 1006)

La tranche d'âge qui a été la plus touchée par les répercussions du plan d'ajustement structurel était la jeunesse et surtout les jeunes diplômés. La ville de Casablanca fut à l'origine de la création de la première forme d'action collective

[3]Le Dahir de sa création résume cette perspective en ces termes : « nous avons résolu de créer auprès de Nous [Sa Majesté Hassan II] un Conseil National de la Jeunesse et de l'Avenir, Conseil qui aura pour mission par ses recherches, études, enquêtes et réflexion, avis, propositions, de Nous aider à définir et appliquer, dans la concertation, la grande politique que Nous entendons conduire pour la Jeunesse et l'Avenir de notre chère nation ».

d'un groupe de diplômés au chômage en octobre 1991 (Ibid). L'Association nationale des diplômés chômeurs du Maroc (ANDCM) marquera, par ses protestations, l'espace public marocain par des revendications dénonçant « des difficultés d'insertion professionnelle des diplômés » (Emperador, 2007)

4. De l'action collective aux nouvelles formes d'engagement

Être jeune constitue une étape tumultueuse, marquée par des soucis à l'égard de l'avenir. La peur de l'avenir et de ne plus atteindre son autonomie feront souvent cauchemarder cette catégorie d'âge.

De par cette explication psychologique, cette participation peut aussi être appréhendée selon les caractéristiques culturelles spécifiques à cette cité qui ne cesse d'inventer une culture nettement différente de celle des jeunes des autres villes marocaines. Certains expliquent que la jeunesse de la cité possède une culture de la résistance depuis la période coloniale (Bahmad, 2013). Mais si cette résistance a revêtu des formes politiques durant les émeutes de 1965 et 1981, les jeunes de la cité ont créé également d'autres modes de résistance en inventant de nouveaux styles musicaux à la marocaine (Ibid).

Les vagues du hip-hop, du rock et du rap, qui ont vu le jour au début des années quatre-vingt-dix ont poussé les chercheurs à mettre l'accent sur la montée sur scène d'une nouvelle culture juvénile, en la comparant à celle du début des années soixante-dix marquée par la vague musicale de Nass Elghiwan (Ibid).

Par le biais de la musique, les jeunes casablancais « ont développé un langage et des symboles autour du « verlan » et d'un « parler populaire » dans une forme d'expression et un langage tout à la fois empruntés au dialecte, à la langue anglaise et à l'argot français. La nouvelle forme d'expression apparue en 1999, qui a pris le nom de Nayda, nécessite que l'on s'y arrête tout particulièrement, car derrière cette nouvelle forme d'expression juvénile réside une nouvelle sociabilité et de nouvelles valeurs qui sont le fruit de changements économiques, politiques et culturels.

L'intérêt que nous allons accorder à l'implication de la jeunesse casablancaise dans des styles musicaux innovants, en tant que révélateurs d'un changement dans les valeurs de cette jeunesse, trouve sa raison d'être dans les paroles de ce jeune lycéen qui nous a expliqué les raisons qui l'ont poussé à choisir la musique comme moyen d'expression très importants. « On chante parce qu'on n'a pas le droit de parler sa langue ou de parler tout court, on chante parce qu'on n'a même pas le droit de penser, de se penser comme être humain, comme peuple, comme femme... Chanter pour garder vivante une culture ; danser pour mieux tromper l'adversaire ; chanter et se tenir debout sur une scène pour affirmer une

liberté, braver un interdit social, religieux et politique »[4]. C'est en ce sens que nous allons aborder « Nayda » comme étant d'une « génération » qui a cherché à braver les interdits.

5. « Nayda » et le franchissement des lignes rouges

Plusieurs années avant l'émergence de ce mouvement du 20 février, la jeunesse marocaine s'est lancée dans une dynamique culturelle et artistique sous le nom de « Nayda », mouvance qui s'inscrit dans le contexte du processus d'ouverture qui a marqué les dernières années du règne d'Hassan II et fut favorisée, sur le plan politique, par un processus de réformes politiques après l'intronisation de Mohamed VI. Ce climat a donné lieu à de nouvelles formes d'expression[5]. Mais que signifie « Nayda »? Et dans quelle mesure s'agit-il d'un mouvement juvénile portant de nouvelles valeurs ? Et en quoi la compréhension de la causalité de son émergence nous servira-t-elle à cerner en partie les valeurs de la jeunesse casablancaise ?

Le mot « Nayda » signifie en darija « ça bouge, ça va de l'avant, ça boume ». La sociologue Dominique Caupet l'a défini en ces termes : « c'est un bouillonnement culturel et sociétal urbain qui fédère plusieurs domaines : musique, image (photo, vidéo, cinéma, animation), presse, mode, arts urbains (graff, sports de glisse, hip-hop), arts plastiques » (Caubet, 2019).

Les prémices de ce mouvement, qui ont coïncidé avec la fin de l'ère hassanienne, ont poussé certains médias[6] à le comparer à la « Movida » espagnole qui a suivi l'ère franquiste. Une telle comparaison est valable, selon ces antagonistes, étant donné le dynamisme politique qu'a connu le Maroc entre 1990 et 2000. Cette

[4] Ces propos sont tirés d'un entretien que nous avons eu avec Ayoub, lycéen âgé de 18 ans, dans le cadre de notre thèse de doctorat qui a porté sur les valeurs des jeunes casablancais.

[5]Entre 1990 et 2000, le Maroc a vu émerger un dynamisme politique marqué par la volonté d'Hassan II de s'ouvrir aux opposants politiques. En 1992, l'Etat s'est lancé dans un processus de négociation avec les partis politiques, et notamment l'USFP, le PPS et l'Istiqlal afin de voter favorablement la constitution. Malgré l'échec des négociations pour aboutir à un consensus politique, la société civile a bien profité de cette période. Cette dernière a aussi été marquée par la naissance de nouveaux mouvements sociaux qui ne se sont pas contentés de défendre seulement des revendications matérielles et symboliques mais ont également articulé leur revendication autour d'une batterie de valeurs, à savoir la liberté individuelle, la liberté d'expression, l'égalité du sexe…Etc.

[6]Ce phénomène a été diffusé médiatiquement, notamment par les deux journaux francophones : Tel quel et Le Journal Hebdomadaire.

période fut marquée par ce que (Banani Chraïbi, 1994) appelle « l'ouverture d'une brèche » au sein du système politique marocain. La chute du mur de Berlin, la vague de démocratisation qui a touché le camp communiste, la multiplication des mouvements de protestation (Fès 1991), sont des facteurs parmi d'autres qui ont poussé l'État à renégocier les règles du jeu politique. C'est ainsi que le Maroc a connu l'émergence d'un dynamisme politique très fort, se caractérisant par la volonté d'Hassan II de s'ouvrir aux opposants politiques. En 1992, l'État s'est lancé dans un processus de négociations avec les partis politiques et notamment l'USFP, le PPS et l'Istiqlal afin qu'ils votent en faveur de la constitution. Malgré l'échec des négociations pour aboutir à un consensus politique, la société civile a toutefois bien profité de cette période, ce qui a favorisé la naissance de nouveaux mouvements sociaux qui ne se sont pas seulement contentés de défendre des revendications matérielles mais qui ont également articulé leurs revendications autour d'une batterie de valeurs symboliques, à savoir : les libertés individuelles, les droits culturels, les mouvements féministes, amazighs, et les droits de l'homme…

Ces conditions politiques qui ont entouré l'émergence de Nayda ne sont pas appropriées pour comparer ce mouvement à la Movida espagnole car, selon Dominique Caubet, l'ère postfranquiste n'a pas uniquement représenté un changement culturel mais aussi une évolution dans les institutions politiques, avec un passage à la démocratie, accompagné d'un réel développement économique, parallèlement à l'entrée du pays dans l'Europe en 1986. De ce fait, la comparaison avec la Movida a montré ses limites et les articles des médias qui font référence à ce phénomène se sont vus contraints de mettre le terme Movida entre crochets et d'y ajouter un adjectif : « la movida à la marocaine ».

Ce cas marocain est certes spécifique dans son émergence, mais il n'est toutefois pas nouveau. Dans le documentaire *Casanayda*[7], Mohamed Tozy précise qu'il a existé des précédents de ce mouvement a des, en particulier dans les années soixante-dix, période où les jeunes citadins marocains de l'époque ressentaient déjà le besoin de s'exprimer et de se démarquer de la génération de leurs parents. De son côté, Dominique Caubet considère que cette vocation d'une jeunesse non conformiste n'est pas une nouveauté, puisque, depuis Nass El Ghiwane, la jeunesse casablancaise a toujours été à l'origine des mouvements musicaux subversifs. C'est ainsi qu'elle considère les « Nayda » de la nouvelle génération comme étant « les enfants des Ghiwane » (Caubet, pp. 278-285). L'auteur précise que « si certains y voient un phénomène unique en son genre, il me semble personnellement

[7]Casanayda est un film documentaire d'une durée de 52 minutes, réalisé par Farida Benlyazid et Abderrahim Mettour en 2007. La chercheuse à l'INALCO, Dominique CAUBET, s'est associée à la réalisation de ce documentaire. Plusieurs universitaires et acteurs sont intervenus pour commenter l'émergence de ce phénomène.

indispensable de situer le « Nayda » des années 2000 dans une filiation avec les groupes des années 70 » (Ibid).

A l'instar de leurs prédécesseurs de Nass Elgiwan, les jeunes rappeurs sont montés au créneau pour dénoncer la corruption, la misère, le chômage, ainsi que toutes les autres formes d'injustices. Dominique Caubet a bien mis l'accent sur le rôle de la musique en tant qu'outil d'expression favorable de « la jeunesse révoltée » en abordant le phénomène de la légende du rock, « Elvis Presley », qui est devenu, depuis les années 50, le porte-parole d'une jeunesse se battant pour la liberté, l'égalité et les droits de l'homme. » (Caubet, 2019).

Loin de toute intention de comparaison avec le cas américain, la jeunesse casablancaise a exprimé la volonté de s'affranchir des règles sociales et la chanson lui permet d'exprimer des revendications qui, sans être ouvertement politiques, font malgré tout état d'un appel à la liberté. A cet égard, l'histoire du Nayda se mêle à celle « d'une poignée d'individus et d'artistes décidés à faire souffler un vent de liberté et à se prendre en main sans rien attendre de personne ; c'est une société civile qui se construit, avec un passage explicite du statut de sujet à celui de citoyen » (Ibid).

Spatialement parlant, le « Nayda » qui a gagné l'ensemble du Maroc a donc émané de Casablanca et de sa jeunesse. A cet égard, l'histoire du Nayda se mêle à celle « d'une poignée d'individus et d'artistes décidés à faire souffler un vent de liberté et à se prendre en main sans rien attendre de personne ; c'est une société civile qui se construit, avec un passage explicite du statut de sujet à celui de citoyen » (Ibid). Il s'agit de nouveaux acteurs sociaux qui arrivent sur le sol d'une ville qui possède ses propres mécanismes pour agir sur les phénomènes et cherchent à les transformer en symboles.

Il est également important de prendre en considération l'effet Nayda sur la jeunesse casablancaise du fait de la mise en exergue d'une culture underground, en profitant davantage des nouveaux outils de communication, à savoir Internet, les réseaux sociaux, YouTube… Considérer le Nayda comme révélateur d'une culture underground est confirmé par les espaces qui ont abrité les premiers concerts des groupes appartenant aux musiciens de Nayda, à savoir El Hay et les garages privés ; « en l'absence de lieux consacrés à la culture urbaine, musiciens et amateurs se retrouvent dans des lieux de « posage » (plages, petites places, coins discrets entre les villas, garages privés ou cafés-restaurants) dans des quartiers des classes moyennes et aisées proches du centre-ville comme les quartiers Bourgogne et CIL » (Miller & Caubet, 2013).

La deuxième remarque porte sur le contenu de ces paroles, qui révèle que le mécontentement des jeunes ne se focalise pas seulement sur les rêves brisés ou la volonté de révolte d'un groupe d'âge, mais relaye les soucis de l'ensemble de la

société. Les soulèvements de 2011[8] vont démontrer ce que Sater a déjà mentionné auparavant, à savoir que: « les jeunes se sont trouvés confrontés à une autre réalité socioéconomique marquée par le recul notoire du taux de recrutement dans la fonction publique » (Sater, 2010, pp. 96-97), ce qui a provoqué davantage d'inquiétudes et d'ambivalences vis-à-vis de l'avenir et à propos du rôle de l'école, du travail, de l'identité.

La troisième remarque est que les paroles des chansons osent franchir la ligne rouge. Il s'agit là d'une tentative de renverser les systèmes de goûts et les pratiques culturelles participant à la reproduction des rapports de domination.

6. Conclusion

Cet article nous a permis de mettre en évidence un aspect de la jeunesse casablancaise et les nouvelles formes de protestations adoptées. Bien que désignée dans un premier temps, comme étant un passage à l'âge adulte par certains, ou une phase de cycle de vie par d'autres, la jeunesse a été une notion difficile à appréhender.

Les quelques écrits portant sur les jeunes, ont rendu compte d'une jeunesse en quête de liberté, d'un besoin d'assouplissement des mœurs et de plus d'ouverture. Bref, les jeunes vivent au rythme des contestations à travers le monde.

Dans le même courant mondial, la jeunesse casablancaise exprime des revendications contre le conservatisme excessif et l'autorité du système politique. En ce sens, plusieurs sociologues se sont penchés sur l'analyse de ces jeunes, estimant qu'ils constituent la masse de manœuvre des émeutes récurrentes qui ont été soulevées. Et en raison de leur implication dans la lutte contre le colonialisme, d'une part, ou à leur totale immersion dans les faits politiques, de l'autre, les jeunes casablancais seront taxés de « révoltés ».

Si les jeunes ont marqué leur présence sur le devant de la scène politique, les enjeux dissimulés derrière leurs actions de révolte seront souvent considérés comme des revendications juvéniles. Mais, ce n'est qu'à partir des années 80 qu'ils seront appréhendés autrement, dans une optique sociologique. Il est aussi utile de signaler que cette tendance à mener des recherches sur la jeunesse

[8]Lors des soulèvements, communément connus sous l'appellation «Printemps Arabe », le mouvement du 20 février a été considéré comme la version marocaine de ces évènements et a été médiatiquement traité comme une expression juvénile. Le sort qu'ont connu ces mouvements dans le monde arabe a remis en cause cette appellation, en particulier après le déclenchement des violences dans plusieurs pays arabes, à savoir : la Lybie, La Syrie, etc.

casablancaise trouve ses origines après les événements de « l'émeute du pain », période transitoire dans l'histoire de la métropole.

De par leur implication dans les évènements et les dynamiques sociales et politiques, ils ont développé plusieurs formes de résistance. Les stratégies structurelles, visant à réduire les dettes et les déséquilibres économiques, ont accru les taux de chômage chez les jeunes. Face à cet état de fait, à l'incertitude de leur avenir et à leur inaccessibilité au champ du travail, leurs protestations se sont massifiées dans l'espace public. Depuis lors, les jeunes sont appréhendés comme ayant une culture contestataire.

Depuis cette émeute, ou ce soulèvement ayant revêtu un caractère violent, les jeunes ont toujours essayé d'adopter des formes de résistance, appropriées à chaque contexte. Ce faisant, la chanson a pris place dès les années 90, en tant que nouvelle forme de langage protestataire.

C'est en ce sens que le mouvement « Nayda » se présente comme une nouvelle forme d'expression et de communication juvénile et que la causalité de son émergence s'inscrit dans un processus de changement, social, politique et culturel. Ce mouvement est aussi révélateur de la culture underground, qui véhicule les inquiétudes et le mécontentement des jeunes casablancais face à un avenir incertain.

Nayda est un indice du changement des valeurs chez les jeunes casablancais. Avec tout ce qu'une métropole telle que Casablanca propose, les jeunes forment une dynamique qui se construit, avec un passage vers la notion de l'acteur citoyen.

Ces données confirment notre constat à propos d'une jeunesse casablancaise non conformiste qui éprouve des difficultés à se positionner, à établir un équilibre entre ses aspirations et ses tendances et les réalités mouvantes de la vie métropolitaine. Cette vocation d'une jeunesse révoltée fait-elle référence à un système spécifique de valeurs de la jeunesse casablancaise ? Actuellement, quels sont les contours de ce système ? Les valeurs de cette jeunesse sont-elles révélatrices de l'émergence d'un système de valeurs qui tourne autour de l'individu indépendant ? Ces questions constitueront les axes de réflexion d'autres recherches à venir.

Références bibliographiques

Adam, A. (1972). *Casablanca, essai sur la transformation de la société marocaine au contact de l'Occident* (Vol. 2). Paris: CNRS.

Adam, A. (1971). *Casablanca, Essai sur la transformation de la société marocaine au contact de l'Occident* (Vol. N°9). Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée.

Aron, R. (1967). *Les étapes de la pensée sociologique.* Paris: Gallimard.

Bahmad, J. (2013). From Casablanca to Casanegra, Neoliberal Globalization and Disaffected Youth in Moroccan Urban Cinema. *Middle East Journal of Culture and Communication*(6), pp. 15-35.

Bouaiche, C. (2008, septembre 8). *Casablanca, le règne du faste et de la misère*. Récupéré sur Le courrier international: https://www.courrierinternational.com/article/2008/09/08/casablanca-le-regne-du-faste-et-de-la-misere

Clément, J.-F. (1995). Les effets sociaux du programme d'ajustement structurel marocain. *Politique Etrangère*(4, 60ème année), p. 1004.

De La Varde, M. (1995). *Casablanca, ville d'émeutes.* Givors: André Martel.

Emperador, B. (2007). Diplômés chômeurs au Maroc : dynamiques de pérennisation d'une action collective plurielle. *L'Année du Maghreb*(III), pp. 297-311.

Galland, O. (2011). *Sociologie de la jeunesse.* Paris: Armand Collin.

Khamlich, (. (2005). *Les émeutes urbaines : Etudes des mouvements de : « mars 1965 et de juin 1981 »(Arabe).* Casablanca: Afrique Orient.

Miller, C., & Caubet, D. (2013). Du rock au Maroc. Quelle place dans la nouvelle scène urbaine casablancaise ? Dans L. Bonnefoy, & M. Catusse, *Jeunesses arabes. Du Maroc au Yémen : loisirs, cultures et politiques* (pp. 325-338). Paris: La Découverte.

Montagne, R. (1954). *Révolution au Maroc.* Paris: France Empire.

Peraldi, M., & Tozy, M. (2011). *Figures et scènes métropolitaines.* Paris: Karthala.

Puschmann, P. (2011). *Casablanca. A Demographic Miracle on Moroccan Soil?* Leuven: Acco Academic.

Sater, J. (2010). *Morocco: Challenges to Tradition and Modernity.* Abingdon, UK: Routledge.

Sefrioui, K. (2013). *La revue Souffles 1966-1973, Espoirs de révolution culturelle au Maroc.* Casablanca: Du Sirocco. .

Vermeren, P. (2010). *Histoire du Maroc depuis l'indépendance.* Paris: La Découverte.